

LES LUCIOLES

Dimanche 8 décembre 1974

C'est aujourd'hui mon anniversaire, j'ai trente ans ! J'ai décidé de commencer un journal de vacances, je ne sais d'ailleurs pas bien pourquoi. Peut-être pour tromper un certain ennui.

En fait, je ne m'ennuie pas vraiment. Je suis en vacances, sur cette côte de Bretagne, mon pays natal, que j'aime tant. Deux dictatures militaires viennent de tomber en Europe et le monde s'agite de tous les côtés ; en France, on a, depuis peu, un nouveau président de la république ; en Éthiopie, on vient de découvrir Lucy, un australopithèque de 3,2 millions d'années. Et moi, je suis dans ma petite maison avec vue, perchée sur une petite falaise, sur une côte sauvage qui surplombe l'océan. Je passe ma journée seul, à regarder les vagues se briser, à savourer cette palette infinie de bleus que nous offrent les paysages bretons.

Je suis venu ici pour réfléchir à mon nouveau livre, mais en réalité, je ne réfléchis à rien. Mon dernier ouvrage m'a épuisé, entre les promotions, les journalistes, les conférences, etc. Je ne suis pas encore mûr pour entamer un nouveau travail.

Alors, je ne fais rien, et je trouve ça agréable. Je sors souvent me promener sur le sentier qui longe la côte, profitant de l'air très frais, du vent, des embruns et des senteurs marines. Dans le village, je m'arrête parfois faire quelques courses, mais surtout, je passe pas mal de temps au bar du bourg, boire des cafés ou des bières, suivant l'heure, et discuter de tout et de rien avec les gens qui se trouvent là. De temps en temps, j'y rencontre les quelques amis ou amies que j'ai ici, et c'est fréquemment d'interminables discussions intellectuelles qui peuvent se terminer tard dans la nuit.

Hier, j'ai eu une longue conversation et je n'ai pas vu passer l'heure. Il était bien tard quand je suis sorti du bistro, et le froid m'a saisi. Il faisait une nuit magnifique, baignée par une lune éclatante qui permettait de voir presque comme en plein jour. J'ai pris le chemin côtier pour rejoindre ma maison.

Juste en face de chez moi, en contrebas, il y a une crique magnifique. L'été, c'est une petite plage bien sympathique, où les familles du coin et quelques touristes viennent se baigner. En hiver, c'est bien sûr désert, mais j'aime parfois descendre le chemin escarpé qui y mène pour faire face directement à l'océan, et voir les vagues mourir à mes pieds.

Hier soir, j'ai eu une sensation bizarre. Sur le chemin, je me suis arrêté en face de cette crique, pour observer le ressac des vagues sur les rochers qui entourent la plage. C'est une contemplation, à la fois visuelle et auditive, à laquelle je m'adonne souvent, qui me procure beaucoup de sérénité. La lune baignait l'eau en mouvement, et la recouvrait d'une sorte de halo lumineux. Sur le bord de l'eau, qui se mouvait avec les vagues, j'ai cru discerner une sorte de liseré blanc, discontinu et épars. Ceci m'a fait une impression étrange, comme si un cordeau lumineux cherchait à délimiter le bord de l'eau. Je me suis approché au plus près de la limite de la falaise, pour essayer de comprendre le phénomène. C'est alors que j'ai glissé sur le chemin, ce qui m'a fait sursauter. Ce n'était pas le moment, avec toutes les bières que je venais d'ingurgiter, de m'aventurer si près du bord, au risque de faire un faux-pas ! J'ai rebroussé chemin vite fait, me promettant d'aller voir plus tard s'il y avait quelque chose de particulier à observer ici.

J'y suis retourné cet après-midi. J'ai descendu le chemin vers la plage, mais je n'ai rien remarqué de particulier. Ce que j'avais vu la veille devait être un phénomène lumineux nocturne dû à l'interaction du mouvement des vagues et l'éclairage de la lune.

J'ai au moins noté ça dans la première page de mon journal !

Lundi 9 décembre 1974

Ce matin, j'ai eu Sophie au téléphone. Elle était en partance pour la Haute-Volta, pour y couvrir le conflit qui couvait entre ce pays et son voisin, le Mali et qui allait certainement dégénérer en un long affrontement. Sophie est grand reporter pour un quotidien national, et elle est toujours en train de parcourir le monde, voyageant surtout là où ça va très mal. Notre relation est donc très épisodique, mais tout de même passionnée ! Nous nous entendons à merveille, et tous les moments que nous pouvons partager sont très intenses, à tout niveau. Pour ainsi dire, elle est la voyageuse qui parcourt le monde à la recherche d'informations, alors que moi, je suis le sédentaire qui utilise et formate ces informations. Par exemple, mon dernier livre « *Les relations bilatérales à l'aune de la géopolitique* » doit énormément aux informations que Sophie m'a fournies autant qu'aux nombreuses discussions que nous avons eues ensemble, et je pense que c'est un ingrédient indubitable du succès qu'a eu ce livre. C'est d'ailleurs ce que je lui ai répété au téléphone. Je risque de ne pas pouvoir la contacter prochainement au téléphone, comme c'est habituel dans ce genre d'endroit, alors je lui ai dit et souhaité plein de bonnes choses, et surtout de faire attention à elle.

C'est la tempête au-dehors, une tempête comme sait si bien nous en gratifier la région, avec des vents sauvages à décorner les bœufs, des vagues démesurées et animales, qui agressent les rochers et les digues, des paquets d'écume erratiques détachés de l'océan qui virevoltent dans l'air et viennent se déposer sur mes murs et dans mon jardin, comme une couverture spongieuse et grisâtre. C'est un spectacle fascinant devant lequel je reste des heures entières. J'ai tenté de sortir, complètement engoncé dans des vêtements chauds et un épais ciré. J'aime cette sensation du vent qui s'engouffre presque à l'intérieur du corps. Mais j'ai été vite trempé et transi et j'ai rapidement battu en retraite dans ma maison douillette et solide.

J'ai repensé au phénomène lumineux que j'avais observé l'autre soir, mais j'ai aussi pensé qu'il était sage d'attendre que la tempête soit finie pour aller enquêter !

Mercredi 11 décembre 1974

La tempête s'est arrêtée aussi vite qu'elle était venue. La journée a été baignée par un soleil généreux.

Ce matin, j'ai essayé de contacter Sophie, en vain.

J'ai traîné un peu, et ce n'est qu'en milieu d'après-midi que je suis sorti. J'ai passé un bon moment au bistro, puis je suis allé chez Erwan, un de mes meilleurs amis dans le village. Après quelques bières, nous sommes allés dîner au seul restaurant correct du coin, où nos conversations enflammées et parfois bruyantes ont dû gêner quelque peu nos voisins. Il était assez tard quand nous sommes sortis et la nuit était magnifique et douce.

J'ai fait part à Erwan de mon observation sur la plage il y a trois jours. Ça n'a pas eu l'air de l'intéresser. Je l'ai pressé tout de même de venir avec moi pour vérifier la véracité de mes dires. J'ai dû insister, car ce n'était pas sur son chemin. Erwan est décidément un sacré bougon !

Quand nous sommes arrivés devant la plage, le phénomène était de nouveau visible. Une sorte de liseré blanc semblait border les vagues et se déplaçait au même rythme que celles-ci. Erwan l'admit sans hésiter, mais encore une fois cela ne déclencha aucune curiosité de sa part.

- Encore une pollution quelconque qui s'est déposée là, se contenta-t-il de dire.
- Une pollution lumineuse, alors ?
- Un produit chimique particulier, on ne peut pas savoir.
- Allons donc voir ça de plus près.

Ce fut à celui qui descendrait le plus vite, et c'est Erwan qui est arrivé en bas du chemin le premier. Il s'est approché à la lisière des vagues en tendant le cou pour observer sans se mouiller les pieds. Je n'ai pas tardé pas à le rejoindre.

— Regarde, dis-je, c'est une illusion. Il y a un ensemble de points lumineux qui flottent sur l'eau et le courant les rapproche au bord, où ils s'agglutinent. De loin, on dirait une ligne continue.

— Mais c'est quoi ces petites particules ?

— Aucune idée. Les points semblent tous de même dimension.

— On dirait des lucioles qui flottent sur l'eau, a suggéré Erwan d'un air qui ne paraissait pas très assuré.

J'ai ri à cette évocation. Mais effectivement, c'était comme une myriade de petites lucioles qui se laissaient porter au fil de l'eau. Je me suis mis pieds nus, et j'ai avancé dans l'eau.

— Je vais en ramasser, on va voir si ce sont des petites bêtes !

La réaction d'Erwan a été surprenante.

— Non, Simon, n'y va pas !

Il a paru paniquer, sans oser s'approcher pour m'empêcher d'avancer. Je lui ai souri en haussant les épaules. J'ai plongé une main dans l'eau, en essayant de ramener quelques particules luminescentes, mais j'en ai été incapable. Je n'ai même pas pu sentir une particule sur ma main, et dès que je sortais celle-ci de l'eau, toute trace disparaissait, je ne relevais que des gouttes d'eau habituelles. J'ai secoué la tête.

— Eh bien, si ce sont des lucioles, elles s'évanouissent dès qu'on les attrape !

— Reviens, Simon, ça ne sert à rien. Ce n'est rien du tout, on arrête, ça suffit.

Il semblait très perturbé, et j'avais du mal à comprendre pourquoi. J'ai arrêté et je suis revenu sur le sable pour me rechausser. De toute façon, on n'avait pas avancé sur la compréhension du phénomène. Comme avait dit Erwan, ce devait être une pollution chimique qui venait s'échouer ici.

On est remontés sans dire un mot, et on s'est séparés rapidement pour rejoindre nos domiciles respectifs. Finalement, il n'y avait rien à dire sur ce qu'on avait vu.

Jeudi 12 décembre 1974

Je me suis réveillé avec un sacré mal de tête. Ce ne pouvait pas être à cause de nos libations de la veille avec Erwan, car elles avaient été très modérées. J'ai pris un cachet d'aspirine avec mon petit déjeuner, et le mal de tête a mis longtemps avant de s'effacer.

J'ai essayé encore de contacter Sophie, sans résultat. Il me fallait contacter le journal où elle travaille, parce qu'ils ont des procédures pour s'assurer que tout va bien quand leurs journalistes sont en mission.

Je me suis senti très flemmard aujourd'hui, je n'ai pas fait grand-chose, à part une petite promenade sur le sentier du littoral. Est-ce un hasard, mais j'y ai rencontré Erwan. Nous avons un peu discuté de notre expérience d'hier soir. Il a maintenu sa version d'une pollution chimique, qui se serait localisée sur cette plage. Quant à expliquer pourquoi ces taches lumineuses, il n'avait aucune idée. Puis il m'a parlé d'un mal de tête qu'il avait attrapé après notre petite promenade, et c'est là que j'ai commencé à tiquer, ayant vécu la même expérience. Il en tira la preuve que nous avons été intoxiqués par les vapeurs émanant du produit polluant. La conversation en resta là, et nous sommes allés boire une bière avant de nous séparer.

De fait, j'ai attendu la nuit, car, au fond de moi, j'étais toujours intrigué par le phénomène que j'avais définitivement nommé « les lucioles », que je voulais examiner de nouveau. Je suis sorti dès que la nuit profonde était installée, et je suis descendu aussitôt sur la plage. Le phénomène des lucioles s'était amplifié. Depuis le chemin, on voyait déjà que le liseré lumineux s'était épaissi. De part et d'autre des rochers bordant la plage, c'était maintenant une bande d'un ou deux centimètres qui luisait fortement, d'une lumière blanchâtre, émettant un rayonnement qui avait quelque chose d'inquiétant.

Je me suis approché, jusqu'à frôler les vagues qui rabattaient les myriades de lucioles vers le bord. Les petits éléments lumineux s'accumulaient de manière compacte et désordonnée. Ils semblaient doués d'une vie autonome, comme s'ils essayaient de se frayer un chemin au plus près du bord. J'avais l'impression d'assister à un ballet incessant dont la chorégraphie m'échappait complètement.

Je me suis approché encore un peu plus, et c'est là qu'il m'est arrivé une chose épouvantable. Sans prévenir, un très violent mal de tête a éclaté dans mon crâne. J'ai bien cru que mon cerveau allait exploser. Je me suis mis à hurler en me tenant les tempes. La douleur était tellement intense que je me suis écroulé à genoux sur le sable. Puis, tombé sur le côté, j'ai fait un effort incroyable pour rouler le plus vite possible loin du bord de l'eau, comme pour éviter une intense brûlure. Arrivé à un certain point, je n'ai plus rien senti, la douleur s'est arrêtée immédiatement ! Complètement sonné, je suis resté prostré pendant un temps indéfini sur le sable, reprenant mon souffle et mes esprits. Je ne comprenais rien à ce qui m'était arrivé. La douleur avait été si soudaine et si forte que c'en était incroyable, tout aussi incroyable que son arrêt subit. Je me suis relevé lentement, tremblant comme une feuille. Paralysé sur la plage, j'ai tourné la tête dans toutes les directions, regardant le ciel, le sable, le chemin en haut, la mer en contrebas. Sans savoir pourquoi, comme hypnotisé, j'ai avancé vers l'eau. Mais tout de suite, j'ai eu un picotement dans la tête qui m'a rappelé la douleur ressentie. Paniqué, je suis immédiatement retourné vers le chemin que j'ai gravi à une vitesse dont je ne me serais pas cru capable. Arrivé en haut, j'ai encore regardé la plage avec horreur, puis, effrayé, je suis retourné chez moi aussi vite que je le pouvais.

Au moment où j'écris ces lignes, il est une heure et demie du matin. Je suis épuisé et abasourdi. J'ai du mal à réaliser ce qui s'est passé. Quelle horreur est en train de s'installer en face de chez moi ? Quelle épouvante venant de la mer se met en place lentement sur la plage ? Suis-je en train de délirer, suis-je encore sain d'esprit ? Je suis vraiment trop désespéré. Je vais arrêter là, arrêter ces pensées incessantes qui m'assaillent, aller me coucher. Je sais que le sommeil va être difficile à trouver, mais il faut que je me repose, que je retrouve mes esprits.

Lundi 16 décembre 1974

Cela fait trois jours que l'horreur s'est révélée à moi sur la plage. J'en frissonne encore. Je n'en ai parlé à personne, mais je me suis beaucoup renseigné.

L'explication d'une pollution quelconque qui aurait échoué sur la plage ne tient pas la route. Pourquoi serait-elle si localisée ? Pourquoi s'accumulerait-elle au fil des jours ? Quel produit pourrait-il engendrer ce phénomène ? De même, sur l'hypothèse d'intoxication expliquant les maux de tête, cela ne tient pas la route non plus. On aurait pu l'admettre éventuellement la première fois avec les céphalées qui sont apparues le lendemain, pour Erwan et moi, mais ma dernière et violente expérience n'a rien à voir avec ce genre de choses et reste complètement inexplicable.

J'ai recherché une trace d'un incident ou accident qui aurait pu dégager un produit toxique dans les environs. Nos côtes bretonnes sont assez surveillées de ce point de vue-là, et il y a un certain nombre d'endroits où on peut avoir des informations sûres. Je n'ai rien trouvé. J'ai fait une petite enquête autour de moi, personne n'a rien remarqué. Même en ce qui concerne la plage, il semblerait que seuls Erwan et moi ayons observé le phénomène des lucioles. Il est vrai qu'en cette période hivernale personne ne descend sur la plage, que les promeneurs sur le chemin du littoral sont peu nombreux, et que du chemin même, remarquer le phénomène n'est pas automatique. C'est sûrement un hasard qui m'a fait le distinguer, pour mon malheur. En effet, j'ai peur maintenant. L'insoutenable douleur que j'ai ressentie la dernière fois est gravée dans mon esprit comme une malédiction qui s'est abattue sur moi. Je ne sais pas qu'en penser, mais j'ai peur. J'ai voulu en reparler avec Erwan, mon seul complice

dans cette étrange affaire, mais j'ai bien compris qu'il éludait immédiatement le sujet, comme si, lui aussi, ça lui faisait peur. Je suis désormais très confus.

Je me suis dit qu'il fallait que je retourne à la plage, pour voir si le phénomène avait continué. J'y suis allé l'autre nuit, mais je suis resté très loin. Il y a visiblement toujours plus de lucioles, et rien que de les voir et de se souvenir de l'explosion qu'elles ont déclenchée dans ma tête m'a fait fuir. Je ne sais vraiment pas quoi faire.

Et puis, il y a quelque chose d'autre qui me préoccupe. Il s'agit de Sophie. Je n'ai pas réussi à la joindre. J'ai contacté le journal pour qui elle travaille et ils sont inquiets aussi. Le protocole qu'ils mettent en place habituellement pour rester en contact ne fonctionne plus. Ils n'ont plus de preuve de vie de Sophie. J'ai eu aussi le ministère des Affaires étrangères, qui m'ont dit que Sophie avait pénétré une zone près de la frontière du Mali et de la Haute-Volta où sévissait une bande armée ultra-violente, et qu'ils craignaient qu'elle n'en ait été la victime. J'ai pensé rentrer à Paris, mais j'y aurais été tout aussi inutile qu'ici.

Et puis cette histoire de lucioles m'obsède plus que de raison...

Mercredi 18 décembre 1974

La nuit dernière, je suis retourné sur la plage. Je me suis approché le plus possible du bord de l'eau où s'agitaient des milliers de lucioles dans une danse désordonnée et infernale. J'étais sur le qui-vive, prêt à rebrousser chemin à toute vitesse au moindre signe de céphalée. Je crevais de peur, mais il fallait que j'en sache plus. Il ne s'est rien passé au début, et j'ai pu observer cette masse grouillante et lumineuse avec attention. Il m'a semblé que les éléments les plus agités et les plus proches se divisaient en plusieurs cellules, comme le processus de mitose en biologie cellulaire où une cellule produit deux cellules identiques. J'ai compris que la masse des lucioles croissait ainsi, ce qui expliquait son augmentation que j'avais déjà observée. Dans les quelques minutes d'observation que j'ai pu réaliser, j'ai vu de nombreuses lucioles disparaître pendant le processus et mourir sans pouvoir se diviser, mais visiblement la masse s'agrandissait inéluctablement. C'est alors que j'ai ressenti des premiers symptômes de mal de tête et j'ai paniqué. J'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru à une vitesse incroyable pour gravir le chemin de la plage et rentrer chez moi.

Maintenant, je suis un peu calmé, mais de plus en plus inquiet. Quelle est cette horreur qui est en train de se développer sous mes yeux ? D'où vient-elle ? Quel est son dessein, si elle en a un ? J'y ai pensé toute la journée, je n'ai cessé de retourner toutes les hypothèses dans ma tête. J'ai pensé à alerter des autorités officielles, mais ce n'est pas possible. Je ne vois pas comment on pourrait me croire, et comment on pourrait accepter de venir expérimenter un péril indicible sur cette plage, sans avoir une raison sérieuse de me croire.

Alors, j'ai pris une décision. Comme hier j'ai pu approcher cette monstruosité pendant quelques instants, sans avoir ressenti de conséquences néfastes, je vais tenter de recommencer cette expérience, quitte à abandonner si le danger se manifeste trop vite. De toute façon, je ne vais pas sacrifier une seconde de ma vie à supporter la douleur que j'ai déjà ressentie, et je m'enfuirai dès que le moindre signe me sera perceptible. Ce que je voudrais, c'est ramener un échantillon de cette eau infestée de lucioles, dans un récipient de verre que j'ai préparé. Un petit échantillon devrait être plutôt inoffensif, et si ce n'est pas le cas, alors j'abandonnerai l'expérience. Je trouverai un laboratoire pour examiner cet échantillon et en connaître, sinon les secrets, du moins sa composition physico-chimique et biologique, pour avoir une idée de la nature du phénomène. En tout cas, j'aurai des éléments concrets à présenter à des interlocuteurs potentiels, et peut-être arriverai-je à les convaincre alors de faire plus d'expérimentation, de se rendre compte du danger latent que semble recouvrir ce phénomène.

En écrivant cela, je commence à me demander si j'ai vraiment envie de mobiliser des gens sur ce sujet ! Mais ma décision est prise, il faut que j'y aille !

Actuellement, il est 8 heures du soir. Il faut que j'attende encore un peu pour retourner sur la plage pour faire mon prélèvement. Bien sûr j'appréhende, car j'ai déjà eu bien des frayeurs, mais là, je ne vais pas tenter le diable, si j'ose dire ça, et je ne prendrai aucun risque. En revenant de la plage, je retranscrirai mon expérience, quelle qu'elle soit.

Vendredi 20 décembre 1974, Extrait de l'édition locale d'Ouest-France

Mort mystérieuse sur une plage de Poulgaël

Hier matin, un promeneur a découvert un homme sans vie dans une crique sur le chemin côtier de Poulgaël. Il était aux environs de 8h 30, quand ce promeneur matinal a aperçu un corps immobile, allongé dans une crique en aplomb du chemin. Il est descendu, inquiet, et n'a pu que constater que la personne était décédée. Il a alerté immédiatement la police qui s'est rendue très vite sur les lieux. Les premières constatations n'ont révélé aucune blessure, aucune trace d'accident ou d'agression, aucun signe médical de mort subite. Le mystère reste entier jusqu'au résultat de l'autopsie qui a été diligentée immédiatement. Une enquête a été ouverte sur les circonstances exactes du décès.

L'identification du corps n'a pas posé de problèmes, car la personne est bien connue dans le village. Il s'agit de Simon S., natif du pays, qui était en vacances dans sa résidence secondaire. Simon S. est un essayiste, chroniqueur et écrivain bien connu, spécialiste de la géopolitique contemporaine. Il venait de publier un livre, « *Les relations bilatérales à l'aune de la géopolitique* », qui a eu un succès retentissant et l'avait propulsé sur le devant de la scène médiatique.

Ironie du sort, Simon S. était aussi le compagnon de Sophie A., grand reporter chez un confrère parisien, dont nous avons parlé dans notre numéro d'hier. En effet, celle-ci couvre actuellement le conflit entre le Mali et la Haute-Volta, et plus personne n'a de nouvelles d'elle depuis plusieurs jours. Des sources concordantes font craindre qu'elle n'ait été la victime d'un groupe armé qui sévit sur la frontière entre les deux pays.